

Cinemanía Entre l'esthétisme et le divertissement

Élie Castiel

Numéro 252, janvier–février 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47366ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2008). Cinemanía : entre l'esthétisme et le divertissement. *Séquences*, (252), 6–6.

CINEMANIA

ENTRE L'ESTHÉTISME ET LE DIVERTISSEMENT

L'hommage rendu au regretté Philippe Noiret fut l'un des grands moments de la 13^e édition du Festival des films francophones Subtitled in English, plus communément connu sous l'appellation de Cinemania. Honneur d'autant plus considérable qu'il était associé à la présence de Bertrand Tavernier, venu présenter la rétrospective « Tavernier salue Noiret ». Et comme il se doit, tous les films étaient présentés en 35 mm, nouvelles copies.

ÉLIE CASTIEL

Le format cinéma (ou si vous préférez 35 mm) est celui qui convient le mieux au grand écran. C'est la règle que devraient appliquer tous les festivals, exception faite des films expressément tournés en vidéo. Cela dit, les programmeurs de Cinemania continuent à satisfaire les divers types de spectateurs. Cinémas grand public et d'auteur se côtoient pendant une dizaine de jours, vivent en harmonie, sans querelles intestines ou mécontentes.



Naissance des pieuvres

Mais il y a aussi les films qui sont entre les deux, comme **Les Ambitieux** de Catherine Corsini. Il y a là une vision désinvolte des rapports humains. Le milieu de l'édition est écorché, exposé dans ses moindres failles (ambition, égoïsme, coups bas), mais aussi dans ses débordements créatifs (la peur de la page blanche, le goût du succès, le désir incontrôlé de s'exprimer par l'écriture). La mise en scène choisit le ton doux, mais actif en même temps. Le spectateur ne s'ennuie guère, mais s'aperçoit également que la cinéaste possède un regard sur le monde. Karin Viard et Éric Caravaca exploitent l'espace temps-écran avec une légèreté à la fois enivrante et contagieuse.

Tous comme les films sur l'Holocauste, ceux sur l'Algérie continueront d'alimenter le grand écran pendant encore de nombreuses années. Mehdi Charef, à qui l'on doit le succulent **Thé au harem d'Archimède**, brosse dans **Cartouches gauloises** le portrait de la fin d'une époque qui en annonce une nouvelle, incertaine, dans le doute, mais nécessaire pour la survie d'un peuple longtemps dominé. Il n'est pas question ici de juger, mais de montrer une réalité colonialiste (l'Algérie du début des années 60) avec un sens de l'observation remarquable.

Ce qui frappe le plus, c'est de constater qu'il existe un pont entre ce qui se trame en politique et ce qui se vit en société. Émouvant et essentiel.

Avec **Les Fourmis rouges**, Stéphane Carpiaux s'approprie le personnage incarné par Deborah François, permettant à la jeune actrice d'exploiter ses talents. D'une présence magnétique, elle vit les moments intenses d'une histoire quasi incestueuse qui parle aussi de deuil, de quête identitaire et de solitude. À propos de l'actrice, Carpiaux a déclaré : « Elle m'a convaincu immédiatement, car elle avait la force dont j'avais besoin pour le personnage, c'est-à-dire à la fois très enfant et par moments femme. En quelque sorte, l'âge des ambiguïtés, alors qu'on se pose des questions sur qui on est vraiment. »

Deux surprises *cinéphiliques* nous ont envoûtés. D'une part, **Naissance des pieuvres** où la mise en scène s'organise autour d'une manipulation extrêmement sophistiquée de l'espace et du temps. Sommes-nous en vacances scolaires ? Où sont les parents ? De quelle classe sociale s'agit-il ? Céline Sciamma impose un cinéma de la réflexion tout en étant soucieuse de ne pas désorienter le spectateur. Ces histoires de jeunes adolescentes à la recherche de leur féminité et, plus encore, de leur sexualité, se transforment ici en des rituels de passage adorablement et stratégiquement cinématographiques : un bouton de jean qu'on défait, des doigts qui s'enfoncent sous les draps, des jambes qui battent sous l'eau. Autant de signes évidents d'une transformation, d'un nouvel état d'âme. Sciamma parle de son statut de femme, de son entité sociale, des lignes de démarcation entre le féminin et le masculin. Car il y en a. La preuve. Marie, Anne et Floriane finissent par découvrir leur sexualité, prêtes à se donner à l'homme, celui qui semble ici ce parfait *inconnu*. Sciamma signe un film troublant, dérangeant par moments, mais d'une richesse psychologique inestimable.

Dans **Pardonnez-moi**, Maiwenn Le Besco (sœur d'Isild Le Besco) filme un portrait familial d'un réalisme percutant. Par le biais, entre autres, du cinéma-vérité, la jeune cinéaste propulse ses émotions les plus intimes, transcende le quotidien, manipule le cinéma à sa guise et se permet un regard sur la cellule familiale dénué de sentimentalisme irritant. Avec son film-essai, elle démocratise l'art de filmer tout en tenant compte qu'il existe des limites, des règles à suivre dans tout acte de filmage, balises dont elle assume entièrement la responsabilité...

En somme, c'était une édition de Cinemania tout à fait réussie.